

Québec français



L'Âme au bout des mots

Madeleine Monette, *Amandes et Melon*, L'Hexagone, Montréal, 1991, 466 p.

Claude Grégoire

Numéro 85, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grégoire, C. (1992). Compte rendu de [L'Âme au bout des mots / Madeleine Monette, *Amandes et Melon*, L'Hexagone, Montréal, 1991, 466 p.] *Québec français*, (85), 89–89.

L'Âme au bout des mots

Claude GRÉGOIRE

seconde femme de Charles, sans oublier la peintre Elvire, tante de l'absente, puis la demi-sœur, Céline, et Vincent, le demi-frère poète. Dans cette imposante cellule familiale, il faut célébrer l'habileté de l'auteure à rendre absolument fascinants des personnages qui pourraient de prime abord paraître secondaires, tels Céline et Vincent, ceux-ci représentant plus que tous les autres des aspects de la personnalité de Marie-Paule.

L'empire des sensations

Au-delà de tous ces personnages, les émotions restent le sujet principal de ce roman, jaillissant de l'univers extrêmement sensuel qui sous-tend son ensemble et qui en motive le titre. Un regard, une odeur qui traîne, un geste posé, et les émotions surgissent. Les sensations abondent, de leur présence/absence ou de leur intensité transparente l'état d'esprit de chaque personnage, le recours aux sensations dans le récit apparaissant tantôt comme cause, tantôt comme effet, mais n'étant jamais gratuit.

Cette adjonction manifeste du corps et de l'esprit dans *Amandes et Melon*, la part immense qu'occupent les sensations dans la conscience des personnages, Madeleine Monette en offre une démonstration dans le prologue. Le récit de « Certains après-midi d'été », où la jeune Marie-Paule accompagne sa mère dans ses tournées, place l'histoire qui le suit sous l'égide des sens : le regard, l'odorat et le toucher, sans cesse appelés, dévoilent les liens affectifs entre l'enfant et ses parents, dont la relation est déjà problématique. En quelques pages, l'auteure tisse les fils principaux d'un réseau que la participation des autres membres de la famille ne fera que compliquer. Déjà certaines cordes vibrent, d'autres se tendent, prêtes à se rompre pour cette enfant que le départ de la mère déchire, que celui du père apaise. Dans cet univers des sens, la nourriture maternelle et ses substituts traversent les chapitres : « L'Ombre de l'actrice », « Dans la pêche sombre luit le noyau », en passant par « De petits froids de salive », « Dans la pénombre d'une glace » et « Un fruit dans vos dé-

serts amoureux », sont autant de titres qui appellent les sens, quels qu'ils soient, pour rejoindre l'âme et les émotions.

L'art de la révélation, la révélation de l'art

Difficilement dissociable de l'idée de la maternité, la représentation de la nourriture jaillit de l'histoire même pour donner au roman son titre croquant. « Amandes et Melon » tire (inconsciemment?) son origine d'un dessin de Vincent, demi-frère de l'absente et poète à ses heures, qui cessera de se nourrir et qui entretient avec sa tante Elvire, artiste-peintre, une intrigante relation.

« Le dessin qui plaisait le plus à l'artiste et que l'enfant reprenait sans cesse, en le révisant et en l'affinant, avait néanmoins une qualité statique. Deux figures y formaient un couple aveugle, ayant à la place des yeux de petits fruits opaques, des amandes à la peau rugueuse » (p. 388).

Les aspects de l'art et de la nourriture trouvent dans le titre du roman une sorte de consécration que le personnage de Marion confirme tout au long du récit. L'actrice, dont l'ombre plane principalement sur Charles, désillusionné des dix-sept ans passés avec sa seconde femme, est à coup sûr un des personnages forts de l'œuvre romanesque de Madeleine Monette. Marion suscite des émotions à l'image de sa vision théâtrale qui repose sur le besoin paradoxal « de menacer le spectateur tout en le berçant, d'exciter son envie tout en quêtant son approbation » (p. 150).

Que la dimension artistique participe d'une façon importante à ce roman n'est pas un accident de parcours dans l'œuvre narrative de Madeleine Monette. On retrouvait, dans *Petites Violences*, Lenny, romancier sur commande, mais, jusqu'à la parution d'*Amandes et Melon*, qui est investi de nombreux aspects de références à l'art, c'était surtout dans *le Double suspect* que le processus d'autoreprésentation s'était actualisé on ne peut plus clairement avec, à l'intérieur du

roman, l'entreprise de réécriture par Anne des cahiers de son amie suicidée.

Êtres de la fugue et de la quête simultanées, saisis d'émotions par trop souvent ambivalentes, les personnages des romans de Monette semblent, depuis *le Double suspect*, guidés par les mouvements d'attrait et de répulsion qui fondent l'œuvre et en établissent la problématique que l'auteure développe de façon sensible dans *Amandes et Melon*.

Dans cet éloge de la fuite où l'absente semble avoir raison, dans un univers où il n'y a « d'attachements que douloureux, chacun étant un deuil en sursis » (p. 284), *Amandes et Melon* rappelle la fragilité de l'ordre des choses, qui est aussi celle des choses qui ont l'apparence de l'ordre. Ce roman majeur montre les sens secrets de la réalité par la réalité du secret des sens, comme une invitation aux personnages à se dévoiler, à rencontrer leurs émotions, au risque de la désillusion et de la douleur, dans un monde où il est possible, comme en arrive à craindre Marion, de perdre un enfant dans les étreintes qu'on lui destine.

Une œuvre qui invite à laisser tomber les masques, un peu comme l'a déjà fait Gilbert La Rocque qui, quelques mois avant sa mort, avait saisi Madeleine Monette en lui lançant ce constat unique, avec la franchise parfois urgente et le ton direct qu'on lui connaissait : « Vous, vous êtes une vraie écrivaine ! »

1. *Amandes et Melon*, L'Hexagone, Montréal, 1991, 466p.